

Scrap, Les Néos, Espace Libre, Montréal, du 11 au 16 juin 2012

Christian Saint-Pierre

L'idée de la peinture
The Idea of Painting
Number 76, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67214ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)
Les éditions esse

ISSN
0831-859X (print)
1929-3577 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Saint-Pierre, C. (2012). Review of [*Scrap, Les Néos, Espace Libre, Montréal, du 11 au 16 juin 2012*]. *esse arts + opinions*, (76), 83–83.



Les Néos, *Scrap*, 2012.
photo : Kevin Murphy

Scrap

Les Néos, Espace Libre, Montréal, du 11 au 16 juin 2012

Les Néos, un collectif composé de Sylvestre Caron, Benoît Drouin-Germain, Catherine Lavoie, Mathieu Lepage, Mathieu Leroux, Gabrielle Néron et Antoine Touchette, se sont fait connaître en offrant dans plusieurs lieux de la métropole des soirées de courtes *Pièces pour emporter*. S'appuyant sur les principes dits néofuturistes de l'États-Unien Greg Allen, inventeur d'une méthode axée « sur la conscience et la créativité brute de l'artiste », les créations de la compagnie (*Dans le salon avec la clef anglaise* et *L'abri*) sont, dans une quête d'authenticité et d'honnêteté tout à fait noble, empreintes des confessions, témoignages et réflexions de ses membres.

Précisons que c'est un seul des artistes du collectif, Mathieu Leroux, qui signe *Scrap*, la plus récente réalisation des Néos. Décrit avec justesse comme le « portrait accidenté d'une jeunesse qui vit à toute vitesse », le spectacle aborde la détresse des trentenaires d'aujourd'hui, leurs multiples angoisses. On ressent le désenchantement d'une génération, puis son irrépressible vivacité. S'il s'agit indéniablement du fruit de plusieurs introspections, que la démarche a quelque chose à voir avec l'autofiction, jamais la représentation ne sert de prétexte à un déversement égocentrique ou exhibitionniste. Au contraire, ces huit jeunes gens (Helen Simard a été invitée à se joindre au groupe) ont des inquiétudes et des espoirs, mais ils ne sont jamais déconnectés du monde dans lequel ils vivent et des lumières de ceux qui les ont précédés. La preuve, ils trouvent tout naturellement matière à réflexion chez Bataille, Nietzsche, Foucault et Wojnarowicz.

La soirée, qui débute à l'extérieur, dans la rue Coupal, on ne sait d'ailleurs jamais trop pourquoi, se conclut entre les murs du théâtre. Trois voitures accidentées (comme les protagonistes en quelque sorte) constituent l'essentiel de la scénographie. La représentation cultive la fragmentation, la juxtaposition de tableaux, mais surtout la démesure, la force de frappe immédiate des formules, des musiques, des mouvements et des images. En ce sens, la dernière portion, celle qui se déroule à l'intérieur, est de loin la plus dense, la plus significative, mais aussi la plus rondement menée, la plus cruelle, la plus pulsionnelle.

La conclusion nous expose à une confrontation extatique et douloureuse, une lutte des corps et des idées. Le plateau est un champ de bataille, le lieu d'une âpre remise en question de la génération Y par elle-même. Bien sûr, on n'échappe pas à certaines conceptions éculées, à quelques évidences, à deux ou trois dichotomies un brin réductrices, mais la conviction avec laquelle le propos est livré compense largement ces défauts. Le régime que la catharsis atteint, l'intensité avec laquelle chaque individu sonde les limites de sa condition, qu'elle soit citoyenne, artistique, géographique ou encore physique, tout cela est trop rare sur nos scènes pour qu'on s'en détourne à cause de quelques scories.

[Christian Saint-Pierre]



Cooke-Sasseville, *Pêche miraculeuse*, 2012.
photo : Sébastien Roy, permission du Carrefour international de théâtre, Québec

Où tu vas quand tu dors en marchant... 2

Carrefour international de théâtre, rues du quartier Saint-Roch, Québec, du 24 au 26 mai 2012

Depuis 2008, l'occupation et l'animation de la rue se sont amplifiées et font désormais partie de la dynamique urbaine. Ce deuxième parcours du *Où tu vas...* se réapproprie les non-lieux et les transforme en espaces intimes, où les promeneurs s'agglutinent par petits groupes devant les tableaux vivants. Ceux du jardin Saint-Roch ou ceux de la rue Fleurie proposent un parcours théâtral qui cède la place à l'art actuel dès qu'on s'engage sur la rue de la Chapelle.

Des bestioles humaines, accrochées au mur du stationnement du regretté cinéma Odéon, escaladent le mur, se rejoignent sur des corniches, s'interpellent. En projection sur la longueur du mur, des questions banales mais toujours essentielles : Qu'est-ce qui fait votre bonheur ? Qu'est-ce qui te donne de la force ? Qu'est-ce qui vous fait plaisir ? Le public est invité à *texter* les réponses qui seront intégrées dans la projection. *Nichés* de Christian Fontaine, conçue comme une installation interactive avec humains nichés sur des balcons, concentre en un seul regard une situation urbaine que l'on retrouve dans tous les quartiers populaires. Petit théâtre de balcons, comme une fresque animée qui n'aurait pas de profondeur. Mais ici la profondeur, paradoxalement, vient des projections. Il y a dès lors une communication directe entre ces voisins nichés au-dessus de la rue et les passants qui les alimentent de leurs réponses.

En pénétrant dans l'étroite rue Sainte-Marguerite, on tombe sur les hameçons surdimensionnés de Cooke-Sasseville. Il s'agit d'un immense jeu pour enfants aux couleurs vives et aux motifs amusants. Pour chaque hameçon, le leurre est emprunté à l'univers pop : un cochon, une moto, un satellite russe avec son cosmonaute, un *fudge*, une balle de golf... ou des porte-clefs. Assis au creux des hameçons suspendus au-dessus de nos têtes, des personnages nous haranguent avec conviction.

Enfin la rue Du Pont complète le parcours avec ses projections vidéo dans la lignée du docuthéâtre d'Alexandre Fecteau, en collaboration ici avec Marie Gignac. Des documentaires sur les personnages de la rue côtoient les vidéos de performances du Lieu et de la galerie Morgan Bridge. Puis, surgissant d'un centre de réadaptation au coin de la rue du Roi, une horde joyeuse s'élance dans la rue aux commandes de fauteuils roulants. L'étonnante bande occupe la chaussée dans une chorégraphie impeccable qui vole et virevolte, s'entrecroise, dessine des calligraphies... sans collision. C'est la sarabande des handicapés ; certains conduisent leur monture avec la bouche, d'autres, motorisés, du bout d'un bras paralysé, d'autres encore à coups d'avant-bras puissants. Étonnant spectacle libérateur pour ces personnes habituées à contourner les obstacles et à qui on a ici offert la rue comme terrain de jeu sans danger.

[Alain-Martin Richard]